

Co-formation et réciprocité formative

Dans le cadre de la réforme des formations, plus de 1400 heures de travail personnel sont allouées aux étudiants de niveau trois en formation au travail social. Ce qui correspond aux heures de formation programmées en Institut ou aux heures de stage. Si les heures programmées donnent lieu à des réflexions multiples, le travail personnel est la plupart du temps un « impensé ». L'étudiant est de fait, libre de ses choix quant à l'utilisation de cette liberté du travail. « Ça lui appartient »

Considéré comme une des clés de la réussite, le travail personnel s'inscrit très fortement dans les objectifs des formations.

L'idée même de travail personnel laisse les futurs professionnels dubitatifs et pour certains formateurs ceci n'est qu'une abstraction.

Mais apprend-on d'abord avec intention ou apprend-on seulement après avoir fait un effort réflexif et pris conscience de son apprentissage ? Le statut « d'impensé » du travail personnel n'est pas sans effet quant à la parcellisation des apprentissages et renvoie à deux questions :

Quand nous formons nous ? et quelle est la nature de ce temps si difficile à qualifier ?

Le développement des TIC, l'accessibilité des savoirs en tout lieu et à tout moment bousculent l'organisation des systèmes de formation.

Les étudiants apprennent aussi entre pairs, combien à la fois leur futur exercice est non interchangeable et nécessite du partage. D'où l'importance de la dimension du groupe dans la formation (groupes institutionnalisés ou pas). Un enjeu majeur est de construire des ancrages dans des collectifs, avec des temporalités partagées et de favoriser le travail de groupe en s'appuyant sur son intérêt de dynamisation par le collectif.

Collectif mis à mal par l'injonction toujours plus présente des parcours individualisés et le risque d'une diversité qui entraîne : « chacun fait dans son coin en ignorant ce que font les autres ».

Toute formation suppose un temps de réappropriation, d'assimilation, de réflexion qui constitue la condition de l'apprentissage effectif. Ce temps formatif est pour une part synonyme de temps personnel où chacun va développer son propre rapport au savoir. La question posée est celle de la nature de ce temps, qui n'est pas un temps de formation effectif

Nous défendons ici l'idée que ce travail réflexif se développe pour une part dans des stratégies de co-construction qui ont leurs régimes propres et qui peuvent préfigurer une nouvelle approche de la formation.

Nous défendons également l'hypothèse selon laquelle ces stratégies, ces intelligences, ces savoirs, intègrent une part insue, méconnue de la formation, décrite comme la part de « l'invisibilité », de « l'obscurité », de « l'énigme », de cette formation qui nous fait penser au « pôle nocturne » de Gaston Pineau et également à Jean-Pierre Boutinet qui évoque « la relative indiscipline dans laquelle s'organisent les pratiques de formation ».

Mais, jusqu'où, jusqu'à quand, et surtout comment traiter cette relative indiscipline pour comprendre et optimiser l'organisation de pratiques formatives où la composante collective domine.

Cette relative indiscipline de l'organisation des pratiques porterait en germe la recherche de nouveaux rapports sociaux de conception-construction-conduite de pratiques de formation, de nouveaux investissements intellectuels, de nouvelles ingénieries de formation, de nouvelles sciences anthropoformatives, différentes des découpages disciplinaires et de l'individualisation forcenée comme peuvent le suggérer nos nouveaux dispositifs.

Les formations à distance, les réseaux sociaux, et groupes de pairs sont autant d'espaces d'apprentissages.

Ces groupes de pairs peuvent se distinguer comme des espaces, des temps dans et hors les espaces de formation institutionnels (Institut et sites qualifiants).

Ce sont donc ces groupes hors les murs qui vont devenir l'objet privilégié de notre recherche parce qu'ils nous donnent une idée de ce qui relève de la co-formation des étudiants et des stratégies utilisées pour se former. Ils revendiquent d'ailleurs facilement ces groupes de pairs non institutionnalisés comme des modalités privilégiées d'apprentissage réciproque et comme espaces de constructions identitaires où on interroge les places, les rôles et la dynamique de groupe constituant ainsi un levier pour favoriser la réflexivité et l'engagement de chacun.

La recherche se structure donc autour de ces dispositifs informels qui ont comme point commun de se vivre en groupe avec des questions aussi simples que : Mais qu'est-ce que ces groupes apportent de plus ? D'autre ? De différent ?

L'objectif est pour nous de vérifier la possible articulation entre les savoirs constitués dans l'institut et hors institut. Les modalités, le socle formatif sur lequel s'ancrent les identités individuelles et collectives est à penser comme un espace de co-construction des savoirs ou les collectifs de travail se structurent autant dans les murs « qu'hors les murs ».

Des entretiens individuels et collectifs avec une vingtaine d'étudiants en formation ou qui ont terminé leur formation l'année passée ont servi de matériau d'analyse. Nous en sommes aujourd'hui au début de notre recherche avec la volonté de continuer ce travail de recueil auprès des étudiants afin de repérer les stratégies utilisées dans cette logique de co-construction dans le cadre des groupes de formation comme lieux d'accompagnement entre pairs.

Nos premières conclusions nous ont amené à pointer la notion de réciprocité formative comme fil conducteur de ce travail.

Nous proposerons donc une première découpe pour cette réciprocité formative :

- Réciprocité formative entre les étudiants « hors les murs »
- Réciprocité dans les groupes de pairs dans les cadres formalisés de la formation
- Réciprocité entre Tuteur et Tutoré ou formateur/Étudiants

Chacun de ces points pourrait faire l'objet d'une analyse particulière. Nous nous limiterons ici au premier item avec toutefois une digression sur un espace souvent cité par les étudiants, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors : les temps de pause dans la formation considérés comme des espaces interstitiels.

1) Les temps de pause comme des espaces interstitiels

« J'apprends autant devant la machine à café, à discuter avec les copains que dans le grand amphithéâtre à écouter les intervenants. »

Dans la vie de l'institut, il existe des espaces-temps paradoxaux qui sont des lieux où s'entremêlent des échanges concernant les pratiques professionnelles mais aussi la vie privée. Ces zones de « formation-non formation » nommées par Paul Fustier des espaces interstitiels

sont des espace-temps qui ont affaire à la fabrique des groupes. L'apparente banalité des paroles qui s'y échangent recouvre en vérité des affects puissants ; c'est, en effet, dans les interstices, que les étudiants expérimentent le plaisir de vivre ensemble en se reconnaissant mutuellement comme étant partiellement des semblables. Cette reconnaissance mutuelle dans le « faire groupe » provient du partage de l'échange. Dans les interstices se produit un travail groupal de la pensée concernant la place que les pratiques professionnelles laissent au Désir. De plus nous savons qu'apprendre de façon informelle libère l'adulte apprenant des contraintes environnementales ou institutionnelles. Ce pouvoir que se donnent les étudiants de mener une réflexion, sur eux-mêmes, d'avoir une prise de recul, leur permet de s'autonomiser, de se libérer, de s'éloigner des situations d'hétéronomie auxquelles ils sont si souvent soumis.

« Les discussions avec mes collègues de promo, autour d'un café, sur la pelouse, dans les couloirs m'ont aussi beaucoup appris, parce que ça relativisait mes peurs. Je n'étais pas seule à vivre des difficultés que j'avais tendance à vivre comme étant uniquement liées à ce que j'étais. »

Ces temps sont donc repérés comme pouvant avoir des effets d'apprentissages transformateurs et émancipateurs. La culture de métier repose aussi sur une forte cohésion entre les pairs. « Pouvoir dire, pouvoir parler de ses difficultés, de ses doutes, de ses interrogations mais aussi de ses certitudes, de ses engagements de ses convictions, c'est déjà les construire c'est-à-dire s'en distancier quelque peu. Mutualiser des expériences, des centres d'intérêt, des connaissances, c'est s'enquérir des ressources potentielles et disponibles dans le groupe. Se référer à son groupe de pairs en formation, c'est aussi se rassurer sur ce que l'on vit. C'est donc se fortifier et se donner les moyens de se séparer, de s'affirmer à la fois même et autre, à la fois identique et différent. »¹

Si le cursus de formation peut être considéré comme l'espace majeur de socialisation qui organise les modalités de transmission du savoir, les pratiques professionnelles, les valeurs et les représentations du métier, il a tendance à occulter en partie les mécanismes d'apprentissage entre futurs professionnels au cours des interactions de formation. Souvent, seul le rapport entre l'individu et l'institution est saisi pour expliquer les phénomènes d'assimilation professionnelle.

2) Les espaces de co-formation hors institution

Les futurs professionnels interviewés pointent à cet endroit plusieurs points essentiels dans leur formation : Les réseaux sociaux, la participation aux mouvements sociaux, les groupes d'analyse de pratiques « sauvages » (nous utilisons là leur expression), ou les groupes d'entraide pour la préparation aux certifications lors de soirée dans des bars ou dans les appartements, en particulier les pratiques d'échanges en lien avec les co-locations. Nous laisserons de côté les réseaux sociaux comme espaces d'échanges d'information où les effets « d'infobésité » sont régulièrement pointés pour nous attacher plus particulièrement aux groupes de formation hors de l'institution.

- « On est aussi dans la dynamique où on apprend à s'apprendre entre nous, il y a des échanges, des rencontres. C'est un temps de transition où on se met

¹ TESTANIERE C (2003) « Les enjeux de l'alternance dans la formation des éducateurs spécialisés : pratiques et limites » in *L'identité incertaine des travailleurs sociaux*, L'harmattan, p 274

*dans la formation, en relation avec les autres. Ca, c'est l'essentiel, alors apprendre à ce moment là, c'est pas le plus important
 On entre dans un réseau particulier, c'est le plus important, ce n'est pas les cours. C'est plus entre nous que ça se passe. On s'imprègne. »*

La réciprocité formative intéresse le processus de construction de la connaissance en premier lieu dans son aspect motivationnel, elle se fonde non plus sur une logique de l'échange mais sur celle du partage et son objet premier n'est plus la connaissance mais l'expérience comme lieu où l'étudiant peut se trouver aux côtés d'un autre étudiant dans une démarche d'accompagnement mutuel. Ils se retrouvent ainsi très fréquemment à leur domicile pour partager leurs expériences.

« On passe du « chacun chez soi » à « les uns chez les autres » parce que la convivialité nous porte dans nos réflexions. »

La co-formation ne prend sens, ici, qu'à partir de son émergence toujours renouvelée au cœur même du quotidien. Il ne s'agit plus d'accumuler des savoirs formels, de les capitaliser mais au contraire de les interroger dans et par une immersion dans l'expérience vécue qui se construit aussi hors la formation institutionnalisée. La qualité de ces savoirs « nocturnes », insus colorent celle des savoirs académiques ou pratiques et inversement.

Différentes valeurs sont ici impliquées :

- La parité, postulant que chacun est offreur et demandeur potentiel de savoirs.
- L'altérité qui postule une complémentarité des savoirs par la rencontre des intérêts individuels. Ici, la réciprocité se joue entre individus égaux mais différents.
- La médiation, établie à plusieurs niveaux par le savoir, par les participants, par la communication. Cette médiation vise la prise de conscience par chacun de son propre rôle de « médiateur social »

Le double principe d'autonomie et de réciprocité invite à passer d'une formation centrée sur le formateur à une formation centrée sur le formé. Celui-ci construit sa propre temporalité formative :

« Ici, à l'IRTS, c'est toujours programmé. On doit parler entre 10h et 12h parce que c'est un imposé. Alors qu'entre nous on choisit les moments où on peut déposer avec des personnes qu'on a aussi choisies et évidemment , c'est beaucoup plus facile de lâcher, de laisser aller mais aussi de partager en toute confiance, de s'autoriser quoi.... Ce qui n'est pas toujours le cas à l'IRTS. »

« Le travail dans ces lieux, c'est sur ce qui nous travaille, et j'ai l'impression d'apprendre beaucoup parce que la dimension personnelle peut être appréhendée sans trop de craintes. Cette dimension est bien plus présente avec le leit motiv : on fait avec ce qu'on est. Et ça, c'est peu repris à l'Institut. Le fait de bien se connaître a des effets sur le regard posé sur ce qui est déposé. On est en terrain connu »

La réciprocité implique donc de la responsabilité individuelle et collective, de la solidarité entre les participants. Mais elle est aussi censée régler les rapports de pouvoir entre les participants par la construction collective. « C'est du sens civique en construction. »²

² HEBER-SUFFRIN (1996) « Autoformation, formation réciproque et citoyenneté », in *Cahiers d'études du CUEEP*, N° 32-33. Lille

Ces apprentissages informels dans une dimension collective gagnent à être pensés en synergie avec les apprentissages formels plutôt que de façon antagoniste.

Enfin, la poursuite d'une reconnaissance de ces apprentissages permettrait d'ouvrir de nouvelles possibilités pour penser l'articulation entre les différents savoirs.

Des points restent en suspens. Il s'agit certainement aujourd'hui de se questionner sur la façon dont se combinent formel et informel, d'imaginer de nouvelles perspectives qui autorisent un engagement plus riche en formation

Doit-on formaliser les savoirs « nocturnes » pour discipliner la formation ? comment réfléchir le travail personnel autrement qu'en le considérant comme une abstraction ? Et enfin, comment les formateurs devront-ils prendre en compte ces apprentissages « hors les murs » dans leurs interventions ?

Notre propos va dans le sens d'un développement des compétences indispensables pour que les futurs professionnels puissent affronter la coopération professionnelle en connaissance de cause, armés d'un certain nombre d'outils pour apprendre à gérer les émotions qui vont de pair avec chaque aventure collective.